

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 37

Artikel: La meilleure vache
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209788>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 13 septembre 1913 : Les moissons et le battage (S. G.). — L'histoire (L. P.). — Boutade. — La meilleure vache. — Triplets (Pierre d'Antan). — Vieil Heidelberg (Victor Tissot). — Boutades. — Le dzanlie. — Boutades. — L'amour au subjonctif. — Boutade.

LES MOISSONS ET LE BATTAGE

Si, par la pensée, je me reporte aux mois d'août et de septembre de ma jeunesse, il me semble que notre pays a traversé une période de plusieurs siècles, comparativement aux années qui l'ont précédée. Et il se trouve encore pas mal de nos contemporains qui nient le progrès, ou si l'on veut l'évolution de la nature ! C'est à croire qu'une partie de nos semblables vivent les yeux fermés, les oreilles bouchées et la pensée murée dans un espace infiniment restreint.

Quand j'avais dix à onze ans, si par un jour sombre et pluvieux de fin d'août, j'étais appelé à descendre de ma chère montagne, je n'entendais plus, dans chaque village de la plaine, que le bruit cadencé des fléaux, battant le blé pour la semence destinée aux prochaines semailles. Car, comme aujourd'hui, la moisson était ordinairement terminée à la fin d'août, et le blé, si tôt rentré, on en battait un choix pour les semailles. Même ce qu'on ne pouvait pas mettre en gerbes, les épis brisés ou épars sur le champ, étaient râtelés et serrés en grange pour être battus les jours où la température ne permettait pas de sortir. Le froment se vendait à un prix beaucoup plus élevé que de nos jours, où les communications avec les pays à grande production sont devenues aussi faciles qu'elles l'étaient jadis avec les cantons de notre pays.

J'ai encore dans les oreilles ce tic, tic, tac ou ce quat-à-quatre monotones dans les granges où hommes, femmes et grands gamins coopéraient dès quatre heures du matin à sept heures du soir en septembre et à cinq heures en hiver, avec une heure de relâche à midi. Ah ! la moelle de coude avait alors son utilité, je vous en réponds, et les deux verres de cidre, quelquefois de vin, toutes les deux heures, n'étaient jamais refusés. La vannage s'opérait deux fois l'après-midi par semaine ou chaque soir, lorsque les batteurs avaient fini leur tâche de dix gerbes chacun, si cette opération devait se faire au van à main. Quant à moi, je n'ai jamais su me servir de ce dernier, antique instrument qui a certainement donné son nom au fabricant de panier et à sa profession. Quant au van mécanique ou *moulin à vanner*, comme on l'appelait, il était déjà grandement en usage dans ma jeunesse.

Le battage durait dès la St-Martin (11 novembre) jusqu'au nouvel-an environ. Alors avait lieu le *ressat*, petite fête à laquelle prenaient part la famille et les ouvriers du battage et où se mangeaient force beignets pour célébrer la fin de la saison. Il arrivait souvent que dans un important train de campagne, la dernière engrangée de gerbes se battait en rom-

pant la cadence, ce qui n'était pas sans danger, car le fléau d'un ouvrier pouvait rebondir à la tête d'un voisin. On appelait cette rupture de cadence : « Etyeurè le bouègnets » (battre les beignets). De là vient aussi qu'un coup maladroit excitait l'hilarité, et qu'on disait de son auteur : « L'a écot le bouègnets ». Ici se place une petite anecdote où mon père était présent : Au milieu du festin, l'un des ouvriers assistant au banquet se mit à pleurer, et comme son voisin lui demandait la cause de cette désolation, il répondit :

— Ê rappouârton adî dai bouègnets et n'in pu plie min mèdzi ; su ringotma.
— Bougro dè fou, fourra-z-in din tè catsettè.
— Lè sont dza totè plynè !

A quelle obscure antiquité remonte le battage au fléau ? Qui pourrait le dire ? Ce mode a sans doute été précédé par le piétinement des épis par les bêtes de somme sur une aire de terre battue, et le vannage par la projection de la balle au vent au moyen de pelles, comme on le voit encore faire par les populations primitives. Le seul perfectionnement apporté jusqu'au tiers du siècle passé, a donc été le fléau.

Dans les montagnes neuchâteloises, on se sert aussi du *pliant* ou *chaton*. C'est un long bâton, dont le petit bout est recourbé pour pouvoir plus facilement le tenir dans les mains. C'est le gros bout qui frappe le blé. Je n'ai pas connu ce dernier mode dans d'autres localités. Le chaton a-t-il précédé le fléau ? On pourrait le croire en raison de sa plus grande simplicité. En tous les cas, le fléau a été employé pendant une longue série de siècles.

Mais la machine à battre a entièrement et rapidement remplacé le primitif instrument, lequel n'est plus en usage que dans les cas où une paille écrasée et souple est exigée.

La batteuse actuelle est une belle invention agricole. Comme toute chose nouvelle, elle eut aussi ses détracteurs. Une bonne partie des *vieux* lui trouvait de nombreux défauts, compensés — et combien — par ses précieuses qualités. Elle a commencé à être en usage chez nous vers 1835 à 1840, peut-être un peu plus tôt. J'en ai vu une — j'avais trois ans à peine — au moulin de Champagne. Très primitive, elle était construite surtout en bois. On m'a dit qu'à l'ancienne usine Quinche, à Fiez, on avait installé un établissement de battage mécanique, où une série de pilons retombaient sur une grange s'avancant au moyen d'un système à rochet, semblable au chariot d'une scierie. Un seul ouvrier y était occupé à placer l'engrangée de blé, à la retourner, à lier la paille, etc. Il en battait ainsi 200 gerbes journellement. Quant à celle de Champagne, elle était du même système que celui de beaucoup d'autres de la même époque : un cylindre sur lequel sont fixées des barres transversales tourne avec une grande rapidité dans une sorte d'auge renversée et pourvue aussi de barres transversales. On comprend le jeu et l'effet. D'ailleurs le même principe existe encore aujourd'hui, et les lecteurs du *Conteur* trouveraient un long développement fastidieux.

Bref, on en construisit de bien des systèmes, sur bien des modèles. De perfectionnements en perfectionnements, on en a actuellement qui battent 2000 gerbes et plus par jour, rendant le grain propre, même pour semence, les gerbes de paille liées, devant chaque grange, si on le désire. Par contre, le tic tac des fléaux, qui n'était pas sans poésie, en somme, est remplacé par le bourdonnement exaspérant des batteuses. Chaque médaille a son revers. S. G.

L'Histoire.

Nous avons reçu la lettre que voici :

Messieurs du *Conteur*,

Voici une conversation que j'ai entendue dans le train le soir du 1^{er} août dernier, qui pourrait peut-être amuser vos lecteurs :

La scène s'est passée dans un wagon de 3^{me} classe au moment de la sonnerie des cloches du 1^{er} août.

Un touriste français, s'adressant à son voisin, un Allemand, demande :

— Savez-vous, Monsieur, pourquoi on sonne les cloches à cette heure ?

— Certainement, c'est en l'honneur du 1^{er} août.

Une jeune femme, qui accompagnait le Français questionne à ce sujet ce dernier.

— De quel Auguste s'agit-il ?

— Du premier roi des Suisses, sans doute, répond-il. L. P.

Au restaurant. — Une dame, discrètement et à voix basse, demande à la caissière de lui indiquer où sont les cabinets.

La caissière, hélant une sommelière qui se trouve à l'autre bout de la salle et d'une voix perçante :

— Violette, conduisez madame aux cabinets.

LA MEILLEURE VACHE

Il fut un temps, paraît-il, où certains fermiers ou laitiers, peu scrupuleux, mettaient de l'eau dans leur lait. Aujourd'hui, dit-on, les choses ont bien changé.

L'amusante histoire que voici se passait au temps dont nous parlons. Elle est racontée dans un de nos journaux, sous la signature de *Jean Follavoine*. Nous l'abrégeons un peu.

Notre laitier — mettons qu'il s'appelait Auguste-Henri Lavisé — avait accoutumé de mêler un peu d'eau au lait de ses vaches. Le matin, il portait ses bidons sous la pompe et, en un tour de main, « complétait ». Son petit manège lui laissait d'assez appréciables bénéfices pour qu'il pût, chaque année, mettre à l'étable une génisse de plus.

Mais tant va le bidon à l'eau... Des clients difficiles trouvèrent ce lait un peu pâle et se plaignirent. Lavisé jugea prudent de moins mouiller. Puis, soucieux de rattraper l'eau et le temps perdu, il manœuvra la pompe avec une énergie toute nouvelle. Un beau jour il força la dose et

l'expert s'en aperçut. Lavisé s'entendit condamner à une amende assez coquette.

Il paya en rechignant, perdit quelques pratiques et, pour en trouver d'autres, porta en ville quelque temps un lait pur de tout mélange. Mais l'habitude était prise. Il se fit pincer de nouveau et les amendes de pleuvir.

A chaque récidive, elles croissaient. Ce jour-là, Lavisé qui venait d'en payer une fort lourde, entra à l'auberge et s'y réconforta d'une fondue, d'un litre de blanc et de quelques petits verres. Puis il tomba dans une rêverie mélancolique et se mit à ruminer. « Voyons, avec ces amendes, est-ce que j'y gagne ou est-ce que j'y perds ? » A dix heures du soir, le laitier, buvant un dernier kirsch, n'était pas encore fixé, quand son voisin Bourgoz parut sur le seuil.

— Auguste, il y a une heure que je te cherche. Ta meilleure vache est malade.

— Pas vrai. La Noire ?

— J'sais pas. J'ai pas vue. C'est ta femme qui m'envoie après toi. Faut te bouger.

Lavisé ne se le fit pas répéter. Il courut vers sa ferme.

En approchant, il fut surpris de ne point voir de lumière aux fenêtres. Il pénétra dans la chambre, réveilla sa femme qui dormait et questionna, haletant :

— Et la vache ?

— Quoi, la vache ?

— La vache malade.

— Y'en a pas.

Lavisé n'insista point. Il alluma sa lanterne et entra à l'étable. Toutes les bêtes reposaient à leur place, pesantes et pacifiques. Elles étaient toutes en parfaite santé.

Soulagé, Lavisé s'en fut coucher : « Quelle sale blague, tout de même, songeait-il en s'étendant en ses draps, faudra que Bourgoz me paie ça ! »

Mais le lendemain, au petit jour, quand il voulut, à sa manière, achever d'emplir ses bidons, Lavisé devint blafard d'étonnement. Qui donc avait enlevé le bras et le tuyau de la pompe ?

Et le laitier comprit soudain : Sa meilleure vache était, en effet, bien malade.

TRIOLETS

Si Lise a trahi nos amours
Il n'est plus de bonheur pour elle
Eh qui pourrait la trouver belle
Si Lise a trahi nos amours
Son cœur qui m'aimera toujours
Me vengera de l'infidèle.
Si Lise a trahi nos amours
Il n'est plus de bonheur pour elle.

DAVESNE.

Du bon vin et femme jolie
Sont deux écueils pour la raison
Pourtant on veut, toute la vie,
Du bon vin et femme jolie.
Trop aimer est une folie
Comme trop boire est un poison.
Du bon vin et femme jolie
Sont deux écueils pour la raison.

(Communiqué par PIERRE D'ANTAN.)

VEIL HEIDELBERG

Nous avons, samedi dernier, annoncé une édition populaire, à 20 centimes, du *Voyage au Pays des milliards*, de Victor Tissoit (Collection nationale, F. Rouff, éditeur, Paris).

Voici une des pages les plus poétiques de cet ouvrage :

Paysage pastoral.

Le chemin de fer nous promenait sans hâte dans une vallée enchantée où les premières feuilles argentées de la vigne, les arbres en fleurs, roses et blancs, les prés verts piqués de pâquerettes au cœur d'or, les étangs, miroirs liquides où se reflétaient les saules rabougris et bossus et les longs

peupliers minces comme des plumes, composaient un paysage d'une simple et merveilleuse beauté. Quelques fermes cossues plaquaient la note rouge de leur toit sur le rythme apaisant de cette symphonie en vert et blanc.

De ce paysage délectable et si doux, si tranquille et si harmonieux, se dégageait comme une musique qui vous invitait à vous arrêter, à descendre dans le vallon divin, à faire halte sous les saules chevelus, à interrompre un moment la course de folie et de fièvre pour vivre un peu avec soi-même et rêver jusqu'au soir sous les ombrages.

Il y a, dans ce pays du Nekar, tant de tendresse et de paix, qu'on ne se sent plus au pays des casques à pointe et des canons Krupp ; on se croirait revenu aux temps idylliques d'Hermann et Dorothea.

Autrefois, la contrée s'appelait la Franconie ou Thuringe française. Il y est resté quelque chose de la « douce France ».

A mesure qu'on approche de Heidelberg, la nature se fait plus riche et plus belle. Dans les jardins fleuris, la vigne suspend aussi ses guirlandes gracieuses, la vigne qui réjouit le cœur de l'homme, la vigne, mère du rire et de la chanson.

Tout semble réuni, ici, pour le bonheur des mortels.

Au soir de la vie, après la dure bataille avec l'aveugle Destinée, de tels lieux deviennent des séjours de prédilection, des coins de paradis cachés au fond de la vallée de larmes.

Mais voici les premières maisons du Vieil Heidelberg — cottages et villas — et les charmes chantantes des vieilles auberges où pétillait le vin doré...

Oh ! l'aimable petite ville ! O chère relique de la défunte Allemagne, des poétiques légendes et des ballades amoureuses !

Le soleil se couchait dans un lit d'or et de pourpre, dans de somptueux nuages qui ressemblaient à de vieilles draperies précieuses d'église espagnole. Sur son monticule élevé nous apparut le vieux château féérique et guerrier de Heidelberg, aux tours mutilées, aux murailles enfoncées et éventrées par les boulets de Turenne.

Sous les cendres rouges du soleil, ces magnifiques ruines se rallumaient, et le vieux château flamba comme si l'incendie de la bataille avait recommencé.

C'est toujours un spectacle splendide et émouvant que celui d'une belle ruine drapée dans le velours de ses lierres et que brûlent soudain les flammes du soleil, et qui s'écroule lentement et par degré dans le gouffre de la nuit.

Chez les étudiants.

La physionomie de Heidelberg n'est pas la même le soir que pendant la journée. Lorsque je suis monté au château, le lendemain de mon arrivée, je n'ai rencontré que des Anglais et des Américains se promenant d'un air désœuvré. Ces deux peuples ont une prédilection pour Heidelberg, qui s'est hâté de leur bâtir des villas au milieu de frais ombrages, dans la partie la plus pittoresque de la vallée.

En rentrant, à la nuit tombante, je me crus transporté dans une autre ville : la rue entière appartenait aux étudiants.

Quelques-uns marchaient, bras dessus, bras dessous, la tête coiffée de la petite casquette de couleur, la taille prise dans un justaucorps à brandebourgs, les jambes perdues dans de longues bottes à l'écuyère. D'autres stationnaient devant les étalages des libraires, passant en revue les livres nouveaux et les commentant d'après leur titre et leurs couvertures, comme on juge une femme d'après sa figure et sa tournure.

En passant devant les cafés et les brasseries, j'entendais de grands éclats de voix auxquels se mêlaient le cliquetis des fourchettes et le choc de verres.

La vie de l'étudiant allemand est ainsi réglée : la journée appartient à l'étude, et la soirée au plaisir. Ce plaisir, on sait en quoi il consiste : à fumer, à boire, à chanter. Chaque étudiant fait partie d'une *Verein* (corps) ou d'une *Burschenschaft* (corporation).

Dans la *Verein*, le duel est plus ou moins obligatoire.

La couleur de la casquette et du ruban porté en sautoir indique le corps ou la confédération à laquelle l'étudiant appartient. Quelques-uns de ces *Verein* sont fort riches, comme la *Teutonia*, par exemple, et possèdent pignons sur rue. Les « Teutons » donnent des fêtes, des bals, des soirées lit-

téraires et dramatiques dans leur hôtel ; ils viennent y prendre leurs repas. C'est un club.

Les membres des *Verein* ou corps appartiennent en général à l'aristocratie ; les princes, les comtes, les ducs qui viennent se donner un vernis universitaire, en font partie.

Les *Burschenschaft*, moins tapageuses, plus modestes, sont plutôt composées de fils de bourgeois, de professeurs, de marchands, etc. Elles louent à long terme une ou deux pièces dans une brasserie, et cette salle particulière, ornée des drapeaux de la société, des portraits de tous ses membres, s'appelle en allemand *le local*. C'est là que l'on conserve les archives de la *Burschenschaft* et qu'on se réunit le soir, — deux fois par semaine réglementairement, — pour chanter le vieux refrain latin, en buvant de la bière et en culottant des pipes :

*Gaudeamus igitur
Juvenes dum sumus ;
Post exactam juventutem
Post molestem senectutem,
Nos habebit humus.
Vivat academia,
Vivat professores !
Vivat omnes virgines
Faciles accessu,
Vivat et mulieres,
Faciles aggressu.*

« Amusons-nous pendant que nous sommes jeunes : après la jeunesse, la triste vieillesse, puis la mort.

» Vive l'Académie ! Vivent les professeurs !

» Vivent toutes les vierges d'accès facile, et vivent les femmes qui ne résistent pas à l'attaque. »

L'étudiant allemand a ses chants comme le soldat, le marin et l'ouvrier ; et les couplets de ses chansons, tristes ou joyeux, patriotiques ou légers, résument l'histoire entière de la vie universitaire. Il y a des chants pour toutes les circonstances : pour l'arrivée à l'Université, pour le départ, pour le grand départ aussi.

Après l'enterrement d'un camarade, les membres de la société ou du corps auquel il appartenait, rentrent dans le « local » dont les drapeaux sont en berne, et, debout, ils psalmodient quelques versets sur l'air du *Requiescat*, puis, exécutant avec leur verre un roulement funèbre sur la table, ils le vident d'un trait et le brisent en signe de douleur. En allemand, cela s'appelle « ein salamander reiben ».

C'est surtout dans les *Commers*, c'est-à-dire dans les fêtes solennelles de la *Verein* ou de la *Burschenschaft* que ces chants, dont la plupart ne sont pas imprimés et qui se transmettent de bouche en bouche, se révèlent dans leur bizarre originalité.

VICTOR TISSOT.

Nervosité féminine. — Monsieur et madame, qui ont été souper chez un ami, rentrent chez eux. Il pleut. Or la pluie a le don d'agacer madame.

— Je te disais bien que ton ami Isidore est un niais ; il pleut toutes les fois que nous revenons de chez lui.

Monsieur, interloqué, regarde madame et ne dit mot.

A la descente ! — Un étranger, affligé d'un embonpoint fort respectable, visitait Lausanne, en compagnie de sa fille.

Il avait, il faut le croire, disposé son itinéraire de façon peu commune, car il avait dû prendre presque toutes nos rues à rebrousse-poil, c'est-à-dire en montant.

Ayant atteint, suant, soufflant, rendu, le sommet de la rue St-François, il demanda le chemin pour la gare. On lui indiqua le Petit-Chêne.

Lorsqu'il vit celui-ci, il se retourna vers sa fille, qui le suivait à quelques pas, et, sans souci des passants, les bras en l'air, en signe d'ébahissement et aussi de satisfaction, il s'écria :

— Oh ! Liseli, Gottlob ! enfin, un rue qui descend !